Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . .	10 c.	**Pour la province et l'étranger :**	
Pour Paris :		Trois mois.	2 fr. 50 c.
Trois mois.	1 fr. 25	Six mois.	5
Six mois.	2 50	Un an.	10
Un an.	5 »		

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année.— Numéro 19. —12 Mai 1850.

18e SÉANCE ANNUELLE
De la Société littéraire des amis de la Pologne
A LONDRES.

Au moment où le continent tout entier oublie la Pologne avec une indifférence qui amènera de si rudes châtiments, il se manifeste un fait consolateur pour ceux qui se préoccupent encore de l'avenir, et du rôle que la Pologne est appelée à prendre dans les prochaines complications du continent. Ce fait, c'est la généreuse persistance de l'Angleterre à protéger tant qu'elle peut, hors de chez elle, et à accueillir sur son sol, sans aucune distinction d'opinions, tous les Polonais persécutés et chassés du reste de l'Europe. Les Anglais, qui savent calculer, sentent bien quels immenses services l'épée polonaise peut leur rendre, quand ils entreront en lutte avec le grand *colosse*; et ils se ménagent d'avance des alliés lointains.

Voilà ce qui explique l'affluence d'illustres personnages, qu'on a vu figurer, le 3 mai, à la séance annuelle des Amis de la Pologne à Londres. Cette solennité, tenue comme toujours sous la présidence de lord Dudley Stuart, s'est ouverte par la lecture du rapport annuel du conseil. Rédigé par le savant et infatigable secrétaire honoraire de la Société, M. Birkbeck, ce rapport commence par exprimer des regrets sur la réduction de subsides, dont un imprudent arrêté de la chambre des communes a frappé grand nombre d'émigrés polonais, en dépit de tous les efforts tentés en leur faveur par lord Dudley Stuart. Il signale en outre les attaques calomnieuses que les puissances étrangères ont réussi à faire insérer dans plusieurs journaux britanniques, contre la nation polonaise. Le rapport réfute sans peine ces calomnies, en montrant au contraire la conduite sans reproche des réfugiés de Pologne. Puis il constate l'augmentation de leur nombre en Angleterre, par suite des décrets d'expulsion lancés contre eux dans la plupart des pays, même les plus libéraux, du continent. La cause de mesures si sévères n'est autre que le concours prêté par les Polonais, dans toute l'Europe orientale, à la cause de la liberté et de l'ordre véritable : concours qui n'a pas seulement consisté en brillants faits d'armes, mais qui a même réussi à déjouer diplomatiquement les efforts insidieux du tsar pour jeter la discorde dans les provinces danubiennes.

Parmi les morts à déplorer, le rapport cite celle de M. Denison qui, ayant été témoin de la promulgation de la constitution du 3 mai 1791, n'avait jamais cessé de prendre le plus vif intérêt à la cause de la nationalité polonaise. Le nombre des réfugiés de cette nation en Angleterre s'élève aujourd'hui à plus de 1,000, pour lesquels la Société a dépensé, en secours de toute espèce, dans le courant de l'année, la somme de 731 livres sterling : ce qui donne un excédant de 138 livres de dépenses sur le chiffre des recettes.

Le rapport est adopté par la Société qui, sur la motion de MM. Pritchard et Willcox, prie lord Dudley Stuart de vouloir bien rester pour l'année nouvelle au fauteuil de la présidence. L'illustre lord remercie l'assemblée de l'honneur qu'elle lui fait, déclarant qu'il est beaucoup plus fier de remplir ce fauteuil, qu'il ne le serait d'occuper tout autre poste en apparence bien plus brillant. La Société est sûre du concours de tous les hommes d'intelligence et de cœur, de tous ceux qui desirent voir respecter le droit des gens et la liberté nationale, de ceux principalement qui desirent sauver l'Angleterre de la honte éternelle qui s'attacherait à

son nom si, à l'apogée de sa puissance, elle négligeait ce devoir sacré de l'hospitalité, qu'elle se glorifie de remplir avec éclat depuis tant de siècles. Tout en étendant sa sollicitude aux réfugiés des autres nations, la Société s'est attachée à ne tolérer parmi eux ni oisiveté, ni immoralité, et à leur montrer le travail comme unique moyen d'assurer leur existence. Des échantillons de soierie et autres produits industriels, déposés sur le bureau, font foi des résultats obtenus sous ce rapport.

M. Mowatt, membre du parlement, vient appuyer les observations de lord Stuart, en ajoutant que malgré la réunion de toutes les circonstances fâcheuses qui paralysent aujourd'hui la Pologne, il ne peut croire à l'extinction finale d'un tel peuple; il a l'intime assurance qu'à une époque peu éloignée, les Polonais reprendront, par une combinaison politique quelconque, la place qui leur appartient parmi les nations de la terre.

Le comte Harrowby, pair d'Angleterre, propose alors cette déclaration : « Que le sultan, en refusant d'abandonner à la vengeance du tsar les Polonais qui avaient servi en Hongrie, a mérité les remerciements de tous les amis de la Pologne et de tous ceux qui aiment la justice et la liberté dans le monde civilisé. (Applaudissements.) Le comte ajoute qu'il éprouvait un mouvement d'admiration jalouse, à la pensée que la mission de rendre un hommage si éclatant aux lois de l'hospitalité avait été le partage exclusif d'un prince dont la religion n'est pas celle du Christ; et cela dans un moment où des princes qui se disent chrétiens, cherchaient à trahir leur foi de tant de manières. Il est pénible de voir que le respect des droits du malheur, s'est réfugié dans ce qu'on appelle les forteresses de la barbarie; mais il est doux de reconnaître que les sentiments inhérents à la nature humaine, quelles que soient les différences de culte religieux, ont trouvé un aussi noble interprète que le sultan de Turquie. Enfin on peut se féliciter que les deux grands pouvoirs de l'Occident aient eu le mérite de soutenir le sultan durant sa lutte difficile, et que ce prince ait pu s'affermir dans sa généreuse résolution par les assurances de concours des ambassadeurs de ces puissances. »

L'orateur se trouve heureux, comme ami de sir Stratford-Canning, de pouvoir proclamer que c'est un des hommes d'État qui ont montré le plus de zèle pour relever l'honneur de l'Angleterre et soutenir les intérêts de l'humanité dans toutes les affaires d'Orient. Selon l'orateur, il n'y a pas de diplomate plus digne de confiance, non-seulement pour la loyauté de ses intentions, mais pour la sagacité de ses vues quand il s'agit des vrais intérêts de sa patrie. Le comte Harrowby regrette seulement que la lueur d'espérance, ravivée un moment dans le cœur des Polonais, se soit si vite éteinte. Pourtant il y a une certaine satisfaction à parler de l'abri accordé aux exilés; et quoique les sympathies de la nation anglaise soient bien refroidies, il n'en est pas moins sûr qu'à l'heure décisive ces sympathies se ranimeront.

Lord Beaumont, en appuyant la résolution relative au sultan, dit qu'il est cruel d'avouer que la résurrection de la Pologne comme nationalité lui paraît aussi éloignée aujourd'hui qu'elle l'était, il y a deux ans, lorsque les luttes continentales commencèrent. Mais ce n'est pas un motif pour ses amis de ralentir leur zèle. Il faut, au contraire, saisir toutes les occasions de rallier vers un même but ceux qui travaillent à l'établissement d'institutions rationnelles et libérales sur le continent. Que les habitants des territoires soumis à la Prusse évitent de soulever la question de nationalité, mais qu'ils se réunissent généreusement à quiconque veut établir quelque chose approchant de la liberté, dans le nord de l'Allemagne. La liberté, une fois établie, permettra aux Polonais de discuter ouvertement leur position, et de réclamer leurs droits sur le théâtre même de leurs premières infortunes : ce qui serait plus avantageux que toute proclamation de droits venant du dehors. L'Autriche rétrograde rapidement vers le système d'absolutisme coërcitif, dont elle avait été forcée de s'éloigner pendant la guerre de Hongrie. Quant à la France, il y a peu d'espoir à fonder sur elle; car, au lieu de soutenir au dehors le mouvement libéral, elle semble viser à la restauration des despotismes les plus absurdes dans le reste de l'Europe. La Turquie, loin d'être un pays barbare, mérite de prendre un rang élevé parmi les Etats en progrès, car elle avance plus rapidement sur la voie de la vraie civilisation que la plupart des pays chrétiens; elle respecte davantage la liberté et les droits moraux des individus; elle a le courage d'affronter la colère de ses puissants voisins, et la fermeté de ne pas se laisser entraîner hors des sentiers d'une justice égale pour tous. Le public ne connaît pas assez les dangers qui ont entouré la Porte dans ses transactions : tout ce que la diplomatie, les menaces et autres influences pouvaient faire, fut mis en œuvre, mais en vain. Cet exemple doit porter ses fruits et rendre impossible dans l'Europe occidentale l'expulsion des Polonais proscrits. Ces infortunés ont plus de droits que les autres exilés à une hospitalité sympathique : car le monde entier a reconnu que le partage de la Pologne a été la plus grande violation commise contre le droit des gens en Europe.

Le capitaine Townshend, membre des communes, demande la réélection de lord Fortescue comme vice-président de la Société. Appuyant cette motion, un autre membre du parlement, M. Monckton Milnes, félicite la nation anglaise, qui est, sous certains points de vue, la plus aristocratique du monde, de sa promptitude à comprendre et à seconder toutes les causes populaires. La cause des réfugiés polonais a rencontré un immense écho dans les classes les plus élevées de l'Angleterre. Au moment où tant d'hommes politiques en Europe s'efforcent de tirer une ligne de démarcation entre la cause de l'ordre et celle de la liberté (distinction que l'orateur regarde comme illusoire), on doit se féliciter de trouver dix seigneurs anglais, du rang le plus éminent, et doués des plus hautes capacités intellectuelles et politiques, prêts à livrer leurs noms à la publicité européenne comme vice-présidents de cette association.

Aucun philosophe, homme d'État, passant en revue les événements des trois dernières années, ne peut se refuser à

la conclusion que beaucoup de terrain a été gagné pour la cause polonaise, depuis que l'esprit de liberté constitutionnelle a pris partout une si grande extension. Il est impossible que les affaires des Polonais ne s'améliorent pas prochainement. L'expérience des derniers siècles a prouvé deux choses en Europe : d'abord que toutes les nations, excepté la Russie, sentent le besoin de satisfaire au double principe de liberté et de nationalité, ensuite que la morale chrétienne a fait d'immenses progrès dans les masses et leur a enseigné cette merveilleuse modération qui vient d'éclater dans presque tous leurs mouvements politiques. (Applaudissements.) Toutes ces considérations devraient dissiper les sombres nuages qu'on se plaît à entasser sur l'avenir.

M. Joseph Ferguson demande la réélection des membres du conseil : il rappelle la réduction des subsides aux Polonais, et exprime l'espérance que la générosité particulière comblera le déficit à cet égard. M. Edlin appuye le préopinant et atteste la chaleureuse sympathie des Anglais, résidant aux Indes, pour la cause de la Pologne. Le président énumère alors les charges croissantes de l'association, dues à l'augmentation du nombre de réfugiés, et il sollicite le concours de tous les amis de la liberté et de la justice. M. Salomons propose à l'assemblée d'exprimer au noble président, pour son habile conduite au fauteuil, toute l'admiration que mérite son amour si constant pour la cause dont il est l'avocat depuis dix-huit ans.

A cette motion unanimement accueillie s'en joint une autre de M. Smith, membre du parlement, que seconde le lieutenant Szulcevski, secrétaire résidant de l'association. Ils demandent que des remercîments soient aussi adressés, pour son zèle, au secrétaire honoraire, M. Birkbeck. L'assemblée les vote par acclamation et se sépare.

Progrès de l'idée slave en Russie.

Un voyageur à principes très-conservateurs adresse à un de nos amis, du fond de la *sainte* Russie, une lettre qui mérite à tous égards de trouver place ici : nous ne ferons que citer textuellement notre guide.

« En abordant la frontière russe, j'avais le sourire sur les lèvres, et j'ouvrais de grands yeux pour jouir de l'aspect d'un pays que les révolutions n'ont pas encore ravagé, où l'ordre règne toujours, où rien n'a été détruit. Arrivé à la douane, mon sourire fit bientôt place à une légère grimace causée par les vexations absurdes, humiliantes et superflues qu'on me fit subir. Libre enfin au bout de six heures, je n'en reçus pas moins des félicitations unanimes sur la faveur particulière et sur la promptitude avec laquelle les autorités m'avaient expédié. Plus j'avançais dans l'empire, plus l'expression de souffrance et d'abattement, peinte sur tous les visages, me rendait triste et souffrant moi-même. Je n'en maudissais que mieux nos révolutionnaires de toutes les nuances qui ont amené une grande partie de l'Europe à ne voir de remède à ses maux que dans le despotisme, remède efficace peut-être, mais hideux assurément.

« L'empereur Alexandre disait à une dame qui vantait la douceur de son règne : Je ne suis qu'un accident heureux ! Il se trompait, il n'y a pas d'accident heureux sous un pareil régime : car la bonne volonté du tsar y est impuissante pour faire le bien en grand. Alexandre aurait dit vrai, si son empire eût été une monarchie absolue. Entre une monarchie absolue régulière et l'autocratie, il y a beaucoup plus de distance qu'entre une monarchie absolue et une monarchie constitutionnelle. Il n'y aurait qu'une république comme la demandent les plus rouges d'entre nos montagnards qui pourrait se rapprocher du régime russe. Ailleurs, on peut avoir quelque peine à comprendre cette vérité ; ici, elle saute aux yeux. Que de larmes a fait couler l'empereur Nicolas ; combien il en fait couler encore chaque jour ! Quel compte il devra rendre à Dieu ! Et cependant il n'est ni cruel, ni même totalement étranger aux sentiments généreux. On frémit en pensant ce qu'il en serait, s'il avait le cœur d'un Haynau.

« Ce qui achève de m'attrister, c'est la conviction que ce despotisme n'est même plus un gage de stabilité, ni une égide contre les révolutions. Un homme d'une haute capacité, et très à même de connaître l'intérieur de l'empire, me disait hier que la Russie est mûre, non pour un gouvernement représentatif, mais bien pour un bouleversement, pour des massacres sur la plus grande échelle.

« Il paraît en outre qu'il y a désaccord complet entre l'empereur et les hautes classes de son peuple sur l'idée dominante aujourd'hui, c'est-à-dire sur l'idée slave. Le peuple russe se sent slave ; et le rêve d'une grande union slave a envahi tout aussi bien l'esprit des Russes que celui des autres peuples slaves. Le tsar, au contraire, est très-hostile à cette tendance : il a conservé contre les Polonais toute la fraîcheur de haine qui l'animait en 1832. Il sacrifie à sa routine, à ses vieilles préventions, un coup de fortune, comme il ne s'en est jamais présenté dans l'histoire : et il compromet par là le repos de son trône et la grandeur de son pays, peut-être son existence.

« Cette idée slave qui, tôt ou tard, l'emportera sur la résistance d'un seul homme, cet homme fût-il l'empereur de toutes les Russies, ne me paraît nullement menaçante pour l'Europe : car les Slaves, quoique excellents soldats, ne sont, par nature, ni conquérants, ni nomades. L'attachement au sol qui les a vu naître et le désir d'y rester forment le trait principal de leur caractère. Devenus libres, ils se mettront à organiser leur état social et à peupler leurs déserts : ce qui leur donnera de la besogne pour plus d'un siècle.

« Je regarde donc l'idée de la fédération slave comme très salutaire pour le repos de l'Europe. La terreur qu'inspirerait cette union colossale serait peut-être le seul remède contre les guerres civiles et les luttes des partis. Intimidés par cette épée de Démoclès suspendue sur leurs têtes, les peuples d'Occident deviendraient plus gouvernables et leurs gouvernants plus désireux de popularité qu'ils ne pourront jamais l'être autrement.

Du terrorisme polonais en Allemagne

(d'après le journal français l'*Assemblée nationale*).

Y a-t-il au monde un publiciste, si ignorant qu'on le suppose, qui ne connaisse pas les vexations odieuses, les mesures à la fois cruelles et perfides des cabinets d'Allemagne pour dénationaliser les Slaves, pour leur ôter leurs mœurs, leur vie communale et jusqu'à l'usage de leur langue ? Sur la conduite des Allemands en Galicie et dans le grand-duché de Pozen, l'Europe entière n'a qu'un cri d'indignation, l'Europe entière, sans excepter l'empereur Nicolas, mais en exceptant toutefois un journaliste de Paris, celui qui rédige la feuille dite l'*Assemblée nationale*.

« Le *terrorisme* national qu'exerce la population polonaise du grand-duché de Pozen sur les Allemands, dit cette feuille dans son numéro du 7 mai, la licence de la presse, qui ne se borne plus à se faire l'écho des plus mauvaises doctrines de l'Occident, mais qui encore, avec une perfidie sans égale, corrompt les paysans, la seule classe

en Pologne qui ait encore des principes de religion, et par conséquent d'ordre, le scandale enfin des verdicts du jury, qui, sans exception, dans tous les cas de révolte manifeste, ne cesse de prononcer *non coupable*, forcent le gouvernement, *dans l'intérêt de l'humanité*,... à prendre des mesures exceptionnelles... (De là) cette loi du 11 mars qui suspend dans le grand-duché l'exécution des droits et des franchises provinciales, et... autorise le gouvernement à changer, sans l'assentiment des chambres, les limites des districts, conformément aux besoins du moment. »

Le journal français trouve tout cela parfaitement juste : car les Polonais, dans leur défense, vont jusqu'à *terroriser* leurs oppresseurs. En quoi consiste donc ce terrorisme *sarmate* des Poznaniens? Ils sont bien criminels, puisqu'au lieu de recourir contre le germanisme aux armes de la vengeance matérielle, ils se réfugient dans le sein même de leur église. Après la dissolution violente et brutale de la *ligue polonaise*, qui fonctionnait avec une régularité admirable, sans porter atteinte à aucune des lois constitutionnelles de la Prusse, qu'a imaginé le comité démissionnaire de cette ligue? Il a créé des ligues paroissiales mises sous la protection du curé de chaque commune. Il prouve dans ses circulaires que la conduite politique des Polonais depuis des siècles a toujours été inspirée par un profond sentiment religieux, que le clergé a toujours formé le principal noyau de leur nationalité; qu'il l'a maintenue jusqu'à présent contre tous les ennemis du dedans et du dehors.

En conséquence, devant les nouveaux assauts que prépare contre elle le germanisme, c'est aux glorieux et patriotique clergé de la Pologne à monter sur la brèche, comme il a déjà fait tant de fois, pour sauver encore la patrie. Fuyant devant leurs bureaucrates teutons, les Polonais s'enfermeront désormais dans leurs églises, pour ne plus tomber qu'avec elles, comme autrefois quand ils fuyaient devant les barbares mongols, ou les païens de la Litvanie et de la Prusse. Une nationalité qui tire sa sève et sa vie du principe religieux, serait-elle donc pour les conservateurs d'aujourd'hui un tel épouvantail, qu'à cette vue, ils se déclarent terrorisés?

Quiconque en effet s'attaque à la maison de Dieu, court grand risque de tomber foudroyé. Voilà pourquoi ces *anarchistes*, ces *brigands* de Polonais ont commis un crime impardonnable, en se réfugiant à l'ombre de leurs autels : car il devient difficile aux nobles chasseurs germains de traquer leur gibier jusque là. — Qu'on ne dise pourtant pas que ceci est une tactique, une rouerie, particulière aux seuls Polonais. Tous les Slaves opprimés sont d'accord à confier à leur église le dépôt sacré de leurs droits. Qui peut nier les immenses services rendus chaque jour par le clergé serbe et croate des deux rites à ses concitoyens? Jusqu'en Carinthie et en Styrie, c'est-à-dire presque aux portes de Vienne, c'est le prêtre slave qui réveille l'ardeur engourdie de la jeunesse indigène, qui la retire du teutonisme panthéistique où l'ont plongée les leçons universitaires de ses pédagogues allemands, et qui, de ce lac croupissant, la pousse vers la légère et rayonnante atmosphère du slavisme. Or, quiconque a une fois atteint ces hauteurs intellectuelles et sociales de l'avenir, ne veut plus en descendre.

C'est ce qui explique les honteuses récriminations de ces messieurs de Berlin, dont l'*Assemblée nationale* se fait l'organe à Paris. De là, leurs éternelles *querelles d'allemand*, pour parler comme un des proverbes les plus singulièrement vrais de la langue française. Pourquoi tout ce tapage de calomnies et d'injures? Parce que les Allemands ne peuvent arriver à leur but, l'absorption de la Slavie. A les en croire, la Providence aurait destiné la Slavie à être pour eux, ce que sont les Grandes-Indes pour l'Angleterre. Ils la regardent comme la pépinière de leurs armées, l'*Eldorado* de leurs marchands ambulants, le piédestal du trône de leurs rois, qui en se consolidant sur des millions de têtes slaves, peuvent ainsi en imposer au monde sur leur force réelle.

Dans leurs allucinations ambitieuses, les Germains de Prusse et d'Autriche en sont venus jusqu'à l'idée de faire accepter officiellement comme langue maternelle, *muttersprache*, leur idiome aux Slaves des provinces soumises. Les Prussiens dont la littérature date d'hier, osent bien appeler barbare cette langue polonaise, qui a initié leurs ancêtres à la vie politique, et qui compte des auteurs classiques dans tous les genres. Dans une monarchie de 36 millions d'hommes, comme l'est l'Autriche, 7 millions de *Schvabi* ne prétendent-ils pas élever leur dialecte, on pourrait plus justement dire leur jargon guttural et saccadé à l'état de langue nationale, parmi 20 millions de méridionaux italiens et iugo-slaves, qui possèdent les idiomes les plus mélodieux de l'Europe.

Heureusement, l'ancien Romain disait déjà : *Fortis fortiori succumbit.* Au-dessus du tyran teuton s'élève le tyran russe. La Némésis slave approche, armée de son knout ; et cette puissance est si peu disposée à parler allemand, qu'il y a parmi ses marins de la mer Noire et de la Caspienne une expression populaire et caractéristique : ils nomment les sacs de lest de leurs navires des *niemtsi*. Voilà le cas qu'ils font du teutonisme. Que la Russie survive à la révolution ou qu'elle succombe, cela n'empêchera pas les destins de s'accomplir. L'Allemagne sera traitée par les Russes comme elle aura été traité leurs frères Slaves : elle deviendra du lest dans leur vaisseau national. — La dure loi du talion doit suivre son cours, tant que la loi d'amour et de fraternelle égalité n'aura pas triomphé sur la terre.

NOUVELLES.

Russie, Pologne, Autriche.

On remarque une singulière coïncidence entre la subite clôture du congrès d'Erfurt, et l'arrivée de la note diplomatique russe aux deux cabinets de Berlin et de Vienne, laquelle déclare que le tsar ne reconnaîtra ni l'union d'Erfurt, ni le contre projet de Munich ; et qu'en conséquence on ait à s'en tenir tout simplement au pacte fédéral de 1815.

— En attendant les princes, valets soumis du tsar, cherchent à se venger du joug qu'il subissent, sur les Slaves de leurs états. La persécution s'étend dans le grand duché de Pozen, où de politique elle va devenir religieuse. En Silésie, la guerre des langues commence. L'Allemand vient d'être déclaré le seul idiome obligé pour les écoles et gymnases de Teschen ; et le Polonais n'y sera plus désormais qu'un objet d'études facultatif.

— L'empereur, au retour de son voyage à Trieste, ne passera pas, comme on l'avait cru, par la ville trop patriotique d'Agrave. Il reviendra à Vienne par ses fidèles provinces de Carinthie et de Styrie.

— Les dernières correspondances de la Iugo-Slavie annonçaient que la Voïevodie serbe était comme hermétiquement fermée. Des indices faisaient espérer qu'on allait y retrouver l'antique couronne hongroise. Mais la couronne ne s'est pas retrouvée ; selon toute apparence, elle est perdue pour toujours.

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.